



P. BRENOT

RÉSUMÉ : À la nécessité de fournir des représentations sociales du sexe pour que la maturation sexuelle s'accomplisse, notre société ambivalente répond par trois images peu satisfaisantes : le regard dominant et inadapté de la pornographie, un regard érotique insuffisant et une image fautive de la sexualité ordinaire. La seule alternative possible à cette tentation-exhibition de l'explicite sexuel ne peut être qu'une pédagogie de l'implicite qui nécessiterait de parler et d'expliquer la pornographie à l'école pour éviter que ne se constituent des théories sexuelles post-infantiles très délétères pour la sexualité adulte.

MOTS-CLÉS :

- Sexualité
- Érotisme
- Pornographie
- Pédagogie

La représentation du sexe : entre érotisme et pornographie

La construction du petit humain se fait par les signaux qu'il reçoit du monde. À l'opposé de Platon et de la philosophie grecque qui pensait qu'aux images que nous recevons préexiste en nous un monde en réduction fait des mêmes images et permettant la reconnaissance, nous savons aujourd'hui que ces images intérieures existent mais qu'elles sont faites des impressions premières qui se sont organisées pour structurer un monde de représentations qui nous est propre, et en partie commun à notre culture, un monde de représentations qui nous permet de décoder la réalité mais aussi d'en ressentir la tonalité affective selon les émotions positives, négatives, qui sont attachées à ces images. La représentation du sexe est un domaine particulier de la connaissance dans la mesure où Freud a bien montré que le sexe est le premier savoir, ou plutôt que la connaissance du sexuel est le prototype de toute connaissance par le biais des hypothèses infantiles, elles-mêmes à la source des fantasmes.

Devant les énigmes qui se posent à l'enfant tout juste doté de sa conscience, une seule solution s'impose : utiliser son pouvoir associatif pour élaborer des théories. Je crois qu'il n'est pas inutile de rappeler que théorie vient du grec *theorein* qui signifie "observer", "contempler", et donc que théorie est entendue à la fois au sens du spectacle et de l'examen critique, faisant référence à des images, d'abord extérieures puis progressivement intériorisées. C'est avant tout l'activité de voir qui est concernée, la théorie étant une pensée des causes perçues au-delà des apparences ou construite par l'enfant lui-même qui devient alors théoricien actif et non plus contemplatif.

Par "théorie sexuelle infantile", on entend avec Freud les premières relations de cause à effet que l'enfant élabore à partir de l'énigme de sa naissance. Du fait qu'elles sont sexuelles, ces théories procurent une excitation à l'enfant mais elles lui procurent aussi du plaisir, un plaisir lié au fait de penser (je renvoie ici au "Plaisir de pensée", développé par Sophie de Mijolla, qui montre bien combien penser devient un plaisir, car à l'origine de la pensée il y a la pensée sur le sexuel).

Ces théories infantiles ne sont pas innées pour l'enfant, elles sont induites par le questionnement des images et des sensations qui lui viennent de ses sens et elles vont tenter de répondre aux grandes énigmes de la différence des sexes, de la naissance et du rapport sexuel. Ces théories portent la marque du mode de pensée enfantin procédant en général d'une logique additive où une cause se superpose à une autre de façon purement analogique, sans entrer en contradiction avec l'ensemble. Ce sont les hypothèses végétales : un chou donne un chou, la maman un bébé. Si le bébé est déposé dans un chou, le chou donne un bébé. Ce sont les hypothèses sur la naissance et la conception : le bébé est dans le ventre de la maman. Comment y est-il entré ? Par un orifice bien connu : la bouche, hypothèse de l'insémination par le baiser du père. Hypothèse plus élaborée : le baiser du père pendant les règles de la mère. Comment en est-il sorti ? Évidemment par le nombril, ou par l'anus, ce sont les deux seuls orifices que connaît un enfant.

Ces hypothèses, ces théories, construisent des représentations qui ne seront jamais oubliées. Leur contenu nous est donné par Freud, il est limité à un certain nombre de représentations typiques qui consti-

tuent la base des complexes (par exemple le complexe de castration). Ces théories vont ainsi organiser les représentations du monde, et ici du sexuel, des repères sexués, des énigmes qui touchent au sexuel, à la naissance, à l'anatomie, à l'acte sexuel. Ces représentations seront, par la suite, présentes dans la confrontation à la réalité lors des premières expériences de séduction. Elles viennent pour l'instant remplir un vide, celui des réponses incomplètes, et viennent comme des solutions à la question des origines.

Pourquoi le domaine du sexuel serait-il si riche en images au point que fantasme est synonyme de fantasme sexuel et populairement d'image sexuelle ? En Occident, c'est certainement parce que la sexualité est un domaine très peu parlé, du fait des tabous et des interdits. Il est très peu parlé au cours de l'enfance, alors que des images se développent et que des théories se font jour pour pallier l'absence de paroles (le discours parental explicatif) ; au cours de l'adolescence, qui demande des modèles et les recherche en secret ; dans la vie adulte où le sexe est aujourd'hui sur le devant de la scène mais où l'on parle peu des fantasmes personnels. Alors se développent des images intérieures en fonction des sources d'informations que sont les représentations sociales du sexe. Leur multiplication rend aujourd'hui leur décodage difficile, et surtout leur influence très variable d'un sujet à l'autre. Ces représentations internes sont source d'excitation (fantasmes érotiques), d'inquiétude (images négatives ou défaillantes de la sexualité), de réassurance (bons objets, renforcements narcissiques, etc.). Elles existent toujours, elles sont plus ou moins conscientes, mais toujours nécessaires à la réalisation sexuelle intime à deux niveaux successifs :

1. Sur un plan psycho-physiologique : elles sont issues de l'expérience et des modèles de l'apprentissage. Le meilleur exemple est la construction de l'image et de l'expérience du corps à corps qui construit la prise de conscience du rapport physique à l'autre, du schéma corporel inté-

riorisé de l'autre. Cette construction existe déjà chez l'animal, par exemple chez le chimpanzé, qui lorsqu'on le sépare, jeune, de ses congénères, et qu'on le remet dans le groupe à l'âge adulte, est incapable de s'accoupler car il n'a pas de représentation ni d'expérience de la relation corporelle à l'autre. En l'absence d'apprentissage, ce schéma intérieur n'existe pas ;

2. Sur un plan psychodynamique, les représentations internes participent à l'énergie libidinale, elles sont souvent le support du désir (fantasme), équilibrant la confiance en soi par le rappel des bonnes représentations. Ces représentations internes ne peuvent donc s'appuyer que sur les valeurs que permet la société. En cela, les périodes de répression morales ou de plus grande liberté alterneront l'interdit et la permission, et l'accès ou non à des images sociales du sexe. Ces attitudes étant toutes deux capables d'organiser une représentation à travers le modèle qu'elles proposent, son refoulement ou sa transgression.

Depuis la libération sexuelle des années 1970, en Occident, on peut remarquer trois grandes attitudes, ou trois regards sur la sexualité, qui se sont progressivement mis en place :

- un regard érotique ;
- un regard pornographique ;
- un regard sur la sexualité ordinaire.

On peut même se demander si ce dernier regard, sur la sexualité ordinaire, n'est pas socialement le plus indécent. Les deux autres sont plus classiques, la seule différence entre les périodes précédentes et aujourd'hui, c'est qu'ils ne sont plus clandestins.

Le regard pornographique

L'ouverture de la société à la pornographie a certainement été le fait le plus marquant de cette période. Autrefois clandestine et liée à la prostitution (*porné* signifie en grec "la prostituée" ; le terme de pornographie désigne "les écrits relatifs à la prostitution"), la pornographie a progressivement acquis

droit de cité suite à la libération sexuelle et, dans la mesure où notre société n'a pas fait une réflexion suffisante sur ce domaine, confondant allégrement liberté sexuelle, libertinage, érotisme, pornographie, etc. dans une grande crainte du retour d'un ordre moral, comme si l'on faisait à nouveau jouer la censure !

On peut rappeler que l'usage du mot pornographie s'est généralisé au XIX^e siècle, grande époque de prostitution légale et de maisons closes en Europe. Le mot renvoyait à l'époque à la production d'images fixes ou mobiles, mettant en scène des rapports sexuels et faisant surtout référence à la femme objet, à la femme marchandise, à la femme vendue, avec une dimension d'obsécénité (hors de la scène). La naissance de l'image X est contemporaine des débuts de la photographie et du cinéma.

La rhétorique de la pornographie s'est très vite mise en place. Il ne s'agit pas d'une sexualité relationnelle, mais d'un sexe professionnel. Les premiers films seront tournés dans des maisons closes, les actrices seront des prostituées. Pendant près d'un siècle, ces images (photos et cinéma) seront clandestines. La loi de 1975 autorisera leur diffusion avec la seule restriction de l'interdiction aux mineurs. On peut mentionner ici, avec Patrick Baudry (*La pornographie et ses images*) les spécificités et les critiques que l'on peut adresser aux films X : pauvreté du scénario ; nullité de la production.

Mais ces deux critères ne sont pas un handicap pour le public de la pornographie, car ce qui compte essentiellement, c'est la qualité du rapport que le spectateur entretient à des images spécifiques. Tout se passe comme si la sexualité de métier, qui est ici mise en scène, pouvait suffire au spectacle, avec trois thèmes forts : l'érection du sexe masculin ; la vue de la pénétration (buccale, vaginale, anale) ; le morcellement du corps.

La pornographie joue de l'anticipation de l'excitation par la visualisa-

tion quasi-immédiate d'une mise à nu de la copulation, assignant au spectateur le rôle de voyeur d'une scène inouïe dans la sexualité ordinaire. À côté de l'excitation, qui semble un moteur permanent de ces productions, d'autres expériences ou émotions sont recherchées : l'expérience du vertige ; l'expérience du dégoût ; la position de voyeur non impliqué, qui doit gérer une excitation comme étrangère à sa propre personne.

Baudrillard a bien montré (*De la séduction*, 1975) que la pornographie tient tout entière du simulacre ou du prestige d'une technique qui déréalise la présence au monde et à soi. Cette déréalisation est encore un élément recherché par les spectateurs de la pornographie. On peut donc dire avec Patrick Baudry "(...) que le succès considérable de la pornographie, notamment au cinéma, ne tient pas qu'à la sexualité qu'on y voit, mais à la manière de la montrer".

On peut d'abord remarquer un comportement certainement régressif qui fait voir au voyeur adulte les images-solutions d'un questionnement infantile qu'il n'a parfois pas résolu entièrement. Ces productions satisferaient ainsi tout à la fois une curiosité insatiable à l'endroit du sexe et permettraient au sujet de se débarrasser de la dimension relationnelle de la sexualité.

Il faut enfin rétablir une idée fautive, Alain Giami l'a bien montré, la pornographie n'est pas réservée aux frustrés et aux pervers sexuels : dans la majorité des cas, il s'agit d'une consommation conjugale.

La pornographie est ainsi bien plus une sexualité additionnelle que compensatoire, certains couples recherchant une alternative à l'affaiblissement du désir. Mais la pornographie renvoie aussi à une insatisfaction, à une inquiétude vis-à-vis du corps et du désir. Et, en définitive, cela remplit la fonction maintenant close des bordels : redonner de la vigueur aux membres qui n'en ont plus. Les maisons closes étaient à l'origine des lieux d'éducation et des lieux de traitement de l'impuissance.

C'est pourquoi ce mode excitatoire est essentiellement masculin.

Le regard érotique

Avec la libération sexuelle, l'érotisme a, lui aussi, eu droit de cité, mais avec un succès sans commune mesure. S'il a été pendant une courte période sur le devant de la scène (cf. 1975-1980, la série des films *Emmanuelle*), il a très vite perdu de son intérêt, ou de son influence, pour être aujourd'hui marginalisé dans quelques scènes limite pornos du cinéma contemporain. Au cinéma, en photographie, l'érotisme (éros = désir) est caractérisé par la réserve et la suggestion. L'image érotique relève du non-dit, de l'implicite, à l'opposé de l'image pornographique, qui est toujours explicite. En cela l'érotisme et les images de l'érotisme ne donnent pas de réponses explicites aux interrogations toujours actuelles de notre esprit enfantin. Elles suggèrent sa réponse, elles réveillent ses théories, elles stimulent ses capacités créatrices. En cela, faire l'amour ne requiert pas seulement une capacité motrice, mais bien évidemment une capacité créatrice dont l'érotisme est un puissant stimulant. Il faut tout de même relever un paradoxe : la répression chrétienne du désir/plaisir a plus fortement condamné l'érotisme car il a été pensé comme une perversion (et a souvent été assimilé à la pornographie). Or, l'érotisme est une dimension fondamentale de la sexualité et notamment du couple, qu'il est aujourd'hui difficile de réhabiliter.

Le regard sur la sexualité ordinaire

Le troisième type d'images de la sexualité que nous offre notre société, ce sont celles d'une sexualité ordinaire que je qualifie d'obscène, car elles n'ont pas lieu d'être montrées, nous serions alors voyeurs de nous-mêmes. Cette sexualité ordi-

naire est d'ailleurs tellement inmontrable, ou monstrueuse, que les cinéastes qui veulent utiliser cet intérêt populaire pour le sexe, ne montrent que des comportements marginaux ou minoritaires. C'est Daniel Karlin (*Si on parlait d'amour*) montrant des homo et transsexuels, une grand-mère strip-teaseuse qui raconte ses soirées à son petit-fils, c'est Janine Mossuz-Lavaud qui produit un faux *Rapport sur la sexualité des Français* en mêlant 70 interviews de minorités non représentatives aux chiffres de l'étude Spira de 1992.

Cela pour montrer que la plupart ne savent plus à quel saint se vouer, au sexe ordinaire, au porno dominant ou à l'érotisme marginalisé.

Les images-réponses

Question plus complexe pour les êtres en formation que sont les enfants et les ados qui cherchent toujours des images-réponses à leurs énigmes infantiles. Car ils en trouvent, mais ils ne trouvent essentiellement qu'une seule réponse : la réponse pornographique, il n'y a en effet plus guère de films érotiques. Ce sont des images volées dans un zapping ou regardées clandestinement, la nuit, en l'absence des parents, à la télé, sur le net, seules images accessibles d'une sexualité fantasmée, images qui viennent se substituer aux hypothèses de l'enfance ou prendre une place vacante lorsqu'aucune solution n'était entrevue. Sur tous ces plans, il s'agit d'un mauvais modèle, car il correspond peu à l'intimité relationnelle et, surtout, il est très difficile à répliquer. C'est-à-dire qu'il sera porteur de honte, d'un sentiment d'insuffisance ou d'impuissance. Pour une dimension pédagogique de la sexualité, il faut toujours que la parole accompagne l'image. Or, ces images regardées en secret ont un pouvoir de pénétration formidable, elles touchent les pensées, elles modèlent les fantasmes, les rêveries personnelles et peuvent parfois même s'y substituer.

L'histoire de Virginie

Virginie est venue me consulter il y a dix ans car elle avait vécu un viol et deux tentatives de viol. Dans les suites d'une pré-adolescence solitaire où elle n'avait eu que peu de relations amicales masculines et une absence de flirt, à seize ans, dans sa première surprise-partie, elle s'est réveillée le matin dans un lit avec deux de ses copains, ayant vraisemblablement été droguée et violée.

Il faudra longtemps pour qu'elle prenne conscience des deux autres tentatives, toujours avec de l'alcool, un voyage en avion où elle avait accepté du champagne et les avances de son voisin. Son ambivalence avait fait le reste. Et un collègue de la fac qui l'obligera, sous alcool, dans une situation qu'elle avait elle-même décidée.

Fille d'agriculteurs du Béarn, n'ayant pas connu de traumatisme particulier pendant l'enfance, elle mettra de nombreux mois avant de se souvenir, par association d'idées avec les viols vécus, de ses vacances d'été entre l'âge de sept et dix ans, chez sa tante, la sœur de son père, qui tenait un tabac-presse. Elle se levait la nuit et se nourrissait des images X des magazines pornos interdits pour elle pendant la journée. C'est d'ailleurs cet interdit et la position cachée de ces magazines qu'elle lisait en montant sur un escabeau, qui ont suscité sa transgression de l'interdit, transgression récompensée par le plaisir de l'excitation que cela provoquait, à la fois excitation de l'interdit et excitation des images qui sont restées liées dans sa mémoire émotionnelle.

Le fait est que ce premier émoi sexuel longtemps renouvelé (et banalisé pour protéger le refoulé) a été fortement lié à des pratiques sexuelles, à des types masculins, qui lui ont ensuite fait ne rencontrer que des hommes proches de ce profil. Ce n'est pas la représentation du sexe qui est en cause, mais la façon de le traiter. Elle était en fait partagée entre l'identification à ces images et le refus du modèle, avec la question fondamentale qui se pose à elle : "Aije le droit de jouir de cette identification ?".

Elle aura ensuite beaucoup de difficultés à rencontrer le prince dont elle rêvait, car ces images pornos avaient pris toute la place de son imaginaire érotique et l'homme, avec qui elle vit aujourd'hui, avec qui elle vient d'avoir un enfant, ne rêve que d'échangisme, auquel elle a beaucoup de mal à échapper.

Je reprendrais Serge Tisseron dans *Les enfants sous influence* : "L'illusion où nous sommes de croire que les images disent la vérité est en quelque sorte un tribut quotidien payé à ce premier service qu'elles nous ont rendu... au prix de nous y faire parfois adhérer sans réserve." Si nous croyons les images, c'est certainement par référence au narcissisme et à l'image de soi dont on ne veut pas douter. Le domaine du sexuel est également un moment fort dans lequel ces images actualisent les réponses à nos interrogations, des interrogations qui ne seront jamais totalement satisfaites.

Dans notre société aujourd'hui plus libre, et sans ordre moral, nous ne savons souvent pas bien décider entre les images érotiques peu marquantes et des images fortes, hards,

pornographiques, parfois réactives d'un traumatisme. La seule voie possible pour cette découverte difficile des images du sexe est de les accompagner d'une parole. Il serait ainsi utile d'expliquer les deux dimensions de l'érotisme et de la pornographie à l'école, d'en faire comprendre la différence, entre sexualité-objet et sexualité-relationnelle. Une pédagogie de l'implicite s'impose contre la tentation de l'explicite. C'est en définitive ce que souligne Hitchcock dans un dialogue avec François Truffaut : "Quand j'aborde les questions de sexe à l'écran, je n'oublie pas que, là encore, le suspense commande tout. Si le sexe est trop criard, et trop évident, il n'y a pas de suspense." En amour, le suspense, c'est l'érotisme.

RÉFÉRENCES

- Baudrillard J. *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.
- Baudry P. *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997.
- Giami A. *Pornographie et prévention du VIH, Rapport à la direction générale de la santé*, Inserm, 1995.
- Quignard P. *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.
- Tisseron S. *Enfants sous influence*, Paris, Armand Colin, 2000.
- Wunenburger J.J. *Philosophie des images* Paris, PUF, 1997.

Dr Philippe Brenot

Psychiatre et anthropologue
 Directeur d'enseignement en sexologie à l'Université Paris V, 54, rue de Prony, 75017 Paris.
 <philippe.brenot@quidam.net>



P. BRENOT

SUMMARY: In response to the need to provide social representations of sex to enable fulfilment of sexual maturity, our ambivalent society can only offer three images, none of which is satisfactory: the dominant and unsuitable image of pornography; an erotic image, but much too rare, and a false image of "ordinary" sexuality. The only possible alternative to this "temptation by exhibition" of the sexually explicit is to provide education about the implicit, requiring pornography to be discussed in the open and explained in school to avoid the development of post-childhood sexual theories which would be extremely detrimental for sexuality at an adult age.

The representation of sex: somewhere between eroticism and porn

An individual builds his sexuality on his own life experience, which he then compares with the social representations of his experience. We each have our own world of representations as far as sexuality is concerned, depending on our culture, and the values vehicled by it. From the very first years of life, the child develops sexual theories to explain the mystery of birth, the difference between the sexes, sexual relations. These theories bear the mark of childhood since they use a logical process specific to the child, and thereby build up the representations which will guide the individual's sexual behaviour in the future.

Social representations of sexuality will vary according to the level of freedom granted to sexual morality. In the Western world, representations were bridled for a long time by prohibition. Since the sexual revolution of the 1970s, there are now three images of sexuality: an erotic image, a pornographic image and a representation of ordinary sexuality.

The pornographic image, originating in 19th century prostitution, has progressively become accepted in the aftermath of the sexual revolution. The French law of 1975 authorised the broadcasting of pornographic films as long as they were not shown to minors. These X films, with very little script or production, mainly serve to show sexual intercourse, erected penises and images of penetration. This typically masculine image of sexual arousal is today almost the only representation of sex accessible to adolescents and pre-adolescents. The erotic image is based on things left unsaid, and implicit images. As opposed to pornography, it developed over a short period of time during the 1970/80s and is today whittled

down to a few rare scenes in films for general public viewing. There are virtually no erotic films being made today, and the image of suggestive sexuality is lacking for our adolescents and in society in general today. The third image of sexuality offered by society is so-called "ordinary" sexuality which should not be shown at all, except by a few film producers today who like to draw attention to sexual minorities and marginal forms of sexuality. This image too is false, since unrepresentative of true sexuality.

In the face of the need for social representations of sex to attain sexual maturity, our society only seems able to respond with unsatisfactory images, essentially showing the dominant and poorly suited model of pornography. The only possible alternative to the temptation of the explicit must come through pedagogy of the implicit, requiring education at school, to talk about and explain pornography, and thereby avoid representations of sex detrimental for the development of adult sexuality.

Philippe Brenot

<philippe.brenot@quidam.net>

KEYWORDS:

- Sexuality
- Eroticism
- Pornography
- Pedagogy